

[n° 1657 \(26 janvier-1er février 2012\)](#) | [Portraits](#)

Pierre Bourdieu : dix ans, déjà !

En janvier 2002 disparaissait le sociologue « de combat » Pierre Bourdieu. Le bilan de cette décadente décennie est lourd. Depuis ces dix années, « eh oui Gaston, ça n'a pas tellement changé. On peut même dire que ça a empiré, tous les « peineux » sont plus peineux qu'avant, quant aux rupins, c'est pire que le chiendent, ça r'pousse tout l'temps », comme le chantait, en s'adressant au chansonnier Gaston Couté, notre ami Jean Claude Mérillon.

À Radio libertaire, le premier mars 2001, nous recevions Pierre Bourdieu dans l'émission « Chronique Hebdo » consacrée depuis des lustres à l'analyse de l'actualité à travers des lunettes anarchistes (<http://chronique-hebdo.blogspot.com/>). Ce sociologue, qui savait « ouvrir sa gueule » n'avait pas que des amis, sauf peut-être ceux dont on demande à être « protégés », selon la formule bien connue : « Protégez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge. » Cette cohorte de petits esprits savaient manier l'injure avec élégance : un certain Mongin, directeur de la revue

Esprit le traitait de « singe savant, chef d'une voyoucratie intellectuelle ». Le directeur de la revue *Les temps modernes*

, un dénommé Lanzmann, l'avait baptisé le « Cardinal Ratzinger de la Science ». Comparer Bourdieu à un successeur de bourreau, ce « préfet de la Congrégation pour la doctrine de la Foi », nouvelle appellation du chef de l'Inquisition, témoignait du niveau de décomposition qu'avait atteint la revue de Sartre. Quant à nous, valeureux guerriers de la pédagogie anarchiste, il nous fallait sauter sur l'occasion !

Un délégué de la papauté, un cardinal chez les anarchistes, c'était le scoop de la nouvelle année. Quant à la cohorte des malfaisants, on allait voir si, pour célébrer les dix années de « pensée » sans Bourdieu, ils allaient, une fois de plus, se trainer dans la boue, en se faufilant dans le groupe des amis ou admirateurs pour lui rendre hommage. On savait que, de nos jours, la « repentance » est « tendance ». S'absoudre soi-même de ses errements ou de ses crimes est plus simple que de demander aux victimes ou à leurs descendants leur opinion sur ce geste. Pour Spinoza, la pratique de la repentance n'était que le redoublement de la faute. Pierre Bourdieu, lui, n'avait rien d'un fou de Dieu, d'un cardinal : il avait toute sa raison. Son combat multiforme s'inscrivait dans une vaste perspective. Dessiller les yeux et les oreilles, désenfumer les cerveaux, stimuler les luttes des dominés en braquant le projecteur sur les armes des dominants, tel furent les passions de toute une vie. Il lui fallait décrire l'arme de la résignation religieuse ou doctrinale ; celle de la soumission à un « petit père des peuples », mais également l'art d'enfermer ceux qu'il désignait comme « dominés » dans la fatalité d'un état de fait interdisant tous les possibles.

Raisons d'agir

C'est dans ce contexte qu'était née en 1996 « Raisons d'agir ». Collection éditoriale, c'était surtout un programme de pédagogie active, de production d'ouvrages de critique sociale, dans une langue la plus simple possible, accessible à tout un chacun. C'était, en même temps, un stimulant pour l'action, mais une action élaborée à partir d'une ou plusieurs idées et fondée sur la raison. Il ne s'agit pas de faire de l'activisme, d'agir pour agir. On retrouve ici l'un des fondements de la philosophie et de l'entreprise anarchistes. Comme il le souligne lui-même : « On a trop identifié l'action à une espèce de précipitation. On se jette dans l'action, on réfléchit après. Je pense qu'il est important d'avoir des raisons élaborées, réfléchies, construites. » Au

moment où nous l'invitions dans l'émission « Chronique Hebdo », Pierre Bourdieu venait de publier sur ce modèle : *Contre-feux 2 : pour un mouvement social européen*. Il présentait ainsi son propos : « L'analyse systématique du nouvel ordre économique mondial, des mécanismes qui le régissent et des politiques qui l'orientent, introduit à une vision profondément nouvelle de l'action politique ; seul le mouvement social européen qu'elle appelle serait en effet capable de s'opposer aux forces économiques qui dominent aujourd'hui le monde. »

Nous avons déjà invité certains auteurs qui avaient publié dans « Raisons d'agir ». On avait déjà reçu Serge Halimi et Loïc Wacquant, l'un nous parlant des médias, ces « nouveaux chiens de garde » et l'autre de ces « prisons de la misère », ces cachots de la société concentrationnaire étatsunienne où la prison devient en fait le substitut au chômage ou à la précarité et où on fait des affaires sur la construction de prisons. Avaient fait l'objet de nos analyses deux autres ouvrages, l'un de Frédéric Lordon, *Fonds de pension, pièges à cons* et de Laurent Cordonnier, *Pas de pitié pour les gueux*.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, nous étions curieux de savoir ce qui avait poussé notre éminent invité à accepter de venir causer dans le poste à Radio libertaire. Apparemment, les médias officiels ne l'attiraient plus.

Un auditoire de qualité, une « cible » privilégiée

Les auditeurs de notre émission sur Radio libertaire ne vont pas se moucher du coude. Pour notre invité qui considère les médias de révérence comme « repoussants » et qui refuse systématiquement les interventions à la télévision et à la radio, c'est par plaisir, par solidarité et par sympathie qu'il a répondu favorablement à notre invitation. C'est aussi pour parler de son livre à des auditeurs qui sont, selon lui, parmi les destinataires privilégiés de ce livre. Et il précise : « Ce sont des gens dont j'aimerais bien être entendu. D'une part, parce que je pense que c'est parmi eux que ce que je dis a le plus de chance d'être compris et c'est aussi parmi eux qu'on peut trouver des gens capables de se mobiliser de cette manière nouvelle, c'est-à-dire de manière non encadrante. » Et il est certain que l'esprit hiérarchique de soumission à un chef, le comportement de troupière, font partie de ce que combattent en permanence les anarchistes.

L'aspect caché de la domination

À travers le vocable « habitus », notre interlocuteur développe l'idée que, sans le savoir, sans en être conscient, nous acceptons sans le moindre doute, sans oser les contester ou les critiquer, un discours, une interprétation de la réalité comme « allant de soi », comme étant indiscutable ou fatal, comme une évidence universelle. Ce faisant, nous acceptons la plus perverse des formes de la domination puisqu'elle semble ne pas toucher la réalité de l'exploitation économique et sociale du pouvoir capitaliste. La théâtralisation, la sacralisation du pouvoir formate notre inconscient. Dans notre entretien, Bourdieu évoque la satisfaction, la fierté inconsciente du dominé lorsqu'il est convié à la table du dominant, qu'il s'agisse d'un patron d'entreprise, d'un ministre ou d'un président de la république. Il nous rappelle cette photo, figurant dans son ouvrage *La Distinction*, où l'on voit le chef de la CGT de l'époque, Georges Séguy, assis à la même table que Giscard d'Estaing, l'air satisfait, fier comme Artaban, « dans ses petits souliers », écrivait Bourdieu. Et il précisait : « Je pense qu'il y a des

habitus de classe, les gens ont la manière d'être de leur formation... les compromissions, les soumissions ou les trahisons ne sont pas nécessairement conscientes et cyniques ; c'est bien pire... »

Une autre forme de la manière, en perpétuelle évolution – et dont les dominants fabriquent des miroirs aux alouettes pour piéger les dominés – est la fausse réforme censée donner satisfaction à ceux qui critiquent les mécanismes de la domination, par exemple ceux de la reproduction des élites dirigeantes. L'exemple évoqué ici est celui de l'initiative du directeur de Sciences Po (qui a lu *Les Héritiers*), proposant de faire entrer dans son établissement quelques jeunes de banlieues, sans qu'ils aient à passer un concours.

Parmi les acteurs ou les relais de ces techniques perverses de manipulation, Bourdieu n'oublie pas la police et la justice, chargées de défendre un ordre établi injuste, non plus que ces fameux intellectuels, véritables « chiens de garde » de l'ordre établi : « Si la police et la justice sont le bras visible de cette répression symbolique, la tête souvent c'est le corps des intellectuels journalistes, ces gens qui font semblant de penser... Ces gens-là passent leur temps à faire du travail de police symbolique, du maintien de l'ordre symbolique, de reproduction de l'ordre moral ; ils ont pris la place des curés. »

L'Europe

C'était le sujet phare ; le livre de Bourdieu, prétexte à notre entretien, s'intitulait *Pour un mouvement social européen*

. Cette pauvre Europe, déjà malade il y a dix ans, béquillarde depuis sa naissance puisqu'elle était née de l'union, malheureusement non stérile, d'un banquier formaté aux États-Unis – Jean Monnet – et d'un aspirant curé devenu pétainiste et politicien – Robert Schumann. On ne pouvait douter qu'à partir de cette union sordide, ne s'ébauche une sorte de monstre prêt à satisfaire la finance, le marché, au détriment des peuples d'Europe. Tout ce qui était un frein au vol capitaliste, c'est-à-dire les services publics de l'éducation, de la santé, des transports – de même que le contrôle des abus patronaux – devait disparaître. Nous sommes arrivés, après cinquante ans de vie chaotique de cette organisation mafieuse, à ce qu'ils appellent « la crise », la crise de folie banquière. À force d'avidité, de profits dans tous les commerces de ses dominants, cette Europe va exploser, détruisant ce qui reste de solidarité entre ses peuples. Voici l'avis d'un géographe anarchiste de la fin du XIX

e

siècle, Élysée Reclus sur ce qu'est le commerce : « Il commence par être honni : ce fut une honte de trafiquer, et maintenant c'est la gloire par excellence... Le principe du commerce étant, par sa nature même, égoïste, personnel, insoucieux de tout intérêt étranger, il en résulte que, de nos jours encore, l'opinion publique et les lois officielles respectent le malheureux qui cherche dans le crime, dans l'avalissement systématique d'autrui, les éléments de sa fortune... »

Courageusement, en 2001, notre invité cherchait déjà des remèdes. Il imaginait une utopie réaliste consistant à relancer une relation entre les peuples d'Europe fondée sur la justice sociale. Même pour un cardinal, l'entreprise était surhumaine. Et il faut dire que, sur ce sujet, la controverse engagée au cours de l'entretien fut courtoise mais vive. En effet, pour notre sociologue, l'Europe est un leurre, l'Europe fonctionne comme un leurre, comme un masque. En même temps, il insiste sur le fait qu'il faut « plutôt lutter pour la transformation démocratique d'institutions antidémocratiques, qu'il vaut mieux radicaliser, et non pas annuler, le projet européen, qu'il faut remplacer la Commission, parce qu'elle serait antidémocratique, par un

exécutif responsable devant un parlement, etc., élu au suffrage universel ». Alors ces trois affirmations apparaissent comme timidement réformistes, par rapport à ce que serait un masque ou un leurre. Certes Bourdieu reconnaît que l'Europe cache de plus en plus mal le fait qu'elle n'est qu'une sorte d'appendice associé par des accords de libre-échange avec les États-Unis, mais il pense nécessaire de se donner, dans le combat du mouvement social, un objectif européen et non pas national. Le combat contre chaque gouvernement national ne serait qu'une mystification car, dit-il, « les gouvernants sont asservis aux puissances économiques et propagandistes : en fait ce sont des gouvernements fantoches. Les gens qu'on voit à la télé, Chirac, etc., sont des "Strawmen", des hommes de paille ». Mais il croit qu'il existe encore, dans certains pays d'Europe, des syndicats combatifs et qu'on peut concevoir une nouvelle forme de mobilisation capable de sauver ce qu'il y a encore d'intéressant en Europe : un certain syndicalisme, etc. C'est peut-être naïf mais il faut bien donner un objectif... Sinon quoi faire ? De même croit-il sérieusement qu'un gouvernement européen, remplaçant la Commission européenne et élu au suffrage universel pourrait changer la donne, pourrait être autre chose qu'un gouvernement fantoche, de « strawmen », d'hommes de paille ? Une telle proposition apparaît en contradiction avec l'affirmation que le combat du mouvement social européen pourrait se fonder sur « des mouvements actuels [2001] qui ont des traits communs, proches en cela de la tradition libertaire ; ils sont attachés à des formes d'organisation d'inspiration autogestionnaire, caractérisées par la légèreté de l'appareil et permettant aux agents de se réapproprier leur rôle de sujets actifs ».

Élire ?

Encore un sujet passionnant et d'actualité à quelques semaines de la convocation du Synode présidentiel. Et, déjà en 2001, pour nous, anarchistes, on ne voyait pas en quoi un suffrage universel, dans des conditions dans lesquelles en effet les acteurs qui ne sont plus des acteurs mais qui sont devenus au fond de simples individus vidés de toute leur capacité de jugement, pourrait avoir quelque influence sur ce qu'il faut bien appeler, cinquante ans d'une Europe absolument désastreuse ; on ne peut pas remettre des rustines ou des bouts de ficelle.

Bourdieu reconnaît que le mouvement dont il souhaite définir l'organisation est très anti-centraliste, très vigilant en ce qui concerne toutes les formes de concentration du pouvoir, toutes les formes de délégation. « Alors, dit-il, à ce propos, vous avez évoqué tout à l'heure la tradition, libertaire. » Et de nous citer un livre qui s'appelle *Choses dites*. « Dans cet ouvrage, précise-t-il, il y a un chapitre qui s'appelle "La délégation" où je décris – ce qui n'a jamais été fait sérieusement, ça je dis bien, ni par Proudhon ni par tous les gens que vous pouvez invoquer, le mécanisme de délégation et je fais un modèle tout à fait général – et ça ce serait très bien pour ni Dieu ni maître – le modèle du prêtre. Je dis que le modèle de base de la délégation, c'est toujours le prêtre, qui pense pour vous et qui dit – c'est la formule de Robespierre, la plus monstrueuse de l'histoire – : "Je suis le peuple". Le délégué est celui qui usurpe, et j'analyse ce mécanisme. »

Alors, le fait qu'un cardinal aille plus loin que le père de l'anarchie dans sa critique de la délégation de pouvoir, nous laissa stupéfaits. La délégation, une monstruosité, le représentant du peuple, un usurpateur, la votation du fétichisme, nous ne pouvions qu'applaudir des deux mains.

La science

Dans la construction de l'organisation de ce futur mouvement social européen, Bourdieu veut

donner leur place aux « chercheurs ». Et il souligne les difficultés rencontrées par les sociologues dans leurs recherches. Frein des pouvoirs publics, refus de financement, contreparties exigées du chercheur s'il veut obtenir ce qui lui est nécessaire pour sa tâche. Ainsi certains sociologues sont critiqués lorsqu'ils ont accepté, contre leurs propres conceptions, certaines de ces « contreparties ». Bourdieu s'élève contre cet ostracisme. Ce phénomène n'est pas propre aux chercheurs, aux sociologues. Il touche même des mouvements qui se disent progressistes voire anarchistes. Et il illustre par son propos cette dérive, cette forme de délation : « Il y a une faiblesse, c'est la mise à l'index. On dit – c'est un peu la première question – : "Ah ! Bourdieu, il a signé, etc." Ça c'est con. Ce n'est pas seulement salaud, c'est con parce que ça affaiblit, ça n'a pas de sens. Il faut faire très attention à la dénonciation rapide, superficielle. Il y a eu des époques où on guillotinaient. » Mais il convient de ne pas sacraliser la science. Elle peut être sans morale. Et Bourdieu est d'accord : « Il ne s'agit pas de prendre les chercheurs tels quels, d'y voir comme au XIX^e siècle, au nom de l'illusion de l'éducation — le mouvement social sanctifiait Pasteur ; Pasteur était devenu une sorte de Dieu... Il faut se méfier des savants, se méfier de la science mais on le fait mieux si on a des savants avec soi... » Ceci dit, il existe un autre écueil, celui de l'ostracisme à l'égard de l'« intellectuel », ostracisme souvent teinté de populisme, d'ouvriérisme, de repli sur sa caste, sa classe sociale. Bourdieu se bat contre ce phénomène et n'hésite pas à pratiquer ce « sport de combat » qu'est la sociologie. Il nous dit entre autres : « Max Weber, il a une expression qui est un peu "vache", il parle "d'intellectuels prolétariques". Ça, je pense, c'est une catégorie très très dangereuse. Dans l'histoire de l'humanité... Lénine était un intellectuel prolétarien... Ce sont des gens très dangereux, qui ont des comptes à régler avec le monde intellectuel... Saint-Just que j'évoquais tout à l'heure... Ils ont des comptes à régler dans leur univers... Ça englobe des artistes, des écrivains ratés... »

Pour finir

Revenant sur le sujet principal de cet entretien, Bourdieu reconnaît qu'il reste beaucoup à faire pour élaborer ce projet de « mouvement social européen ». Il conclut : « Oui. La partie critique de mon projet est plus développée que la partie constructive. Une autre raison est – c'est à la fois une conviction profonde politique et en même temps un constat scientifique – qu'on ne peut plus bâtir des mouvements sociaux sur les modèles anciens. Ces mouvements anciens ne peuvent servir qu'au maintien de l'ordre. Donc il faut inventer tout à fait autre chose mais pas simplement des idées. Les gens croient qu'il faut inventer des idées... Il faut inventer des modes d'organisations dans lesquelles s'inventent les idées. Ça c'est peut-être l'idée la plus importante de ce bouquin, que je rabâche tout le temps. Je dis : Il n'y a plus de maîtres à penser, je ne suis pas maître à penser. Je me sers de ma connaissance du monde social pour dire : "La première invention est organisationnelle". Et on ne dira pas aussitôt internet ! » Oui mais alors-là, objectons-nous, attention, en guise d'organisation, à ne pas créer un nouveau parti, une nouvelle bureaucratie... Ce à quoi nous répond Pierre Bourdieu : « Non pas du tout. Ce qui me paraît utile, c'est de tenter de rassembler et d'organiser des forces qui se cherchent, inventer des modes d'organisation qui facilitent de nouvelles idées. »

Archibald Zurvan
et l'équipe de Chronique Hebdo